

Regards croisés

Métamorphoses d'un village et de son terroir, Le Paradou

Catalogue - guide de l'exposition

12 avril au 22 avril 2022



Recherches de l'association Terres des Baux, d'hier à aujourd'hui

Reproduction, utilisation du catalogue interdite - Merci de respecter le travail associatif

Avec le soutien de

La Fondation du Crédit Agricole

La Mairie du Paradou



terresdesbaux@laposte.net
accueil@mairie-du-paradou.fr
contact@fondation-ca-solidaritedeveloppement.org

**Regards croisés
Métamorphoses d'un village et de son terroir,
Le Paradou**

Catalogue de l'exposition

**Du Mas d'Escanin à Belle-Croix
Dans les pas de Charloun RIEU**



Nous avons esquisé une déambulation dans le village sur les traces de Charloun. Il nous a semblé que l'auteur des chants du terroir (*li cant dou terraire*) pouvait nous servir de guide dans Le Paradou qu'il a fait connaître bien au-delà des Alpilles et de la Provence.

**Photo 1
Portrait de Charloun Rieu**

Charloun Rieu naît au Paradou le 1^{er} novembre 1846. Son père, Henri Rieu, « cultivateur », se présente à la mairie à 8 heures du soir. La famille habite alors « le quartier Saint-Roch ».

Charloun ne quittera guère son terroir et le Pays d'Arles si ce n'est pour un séjour à Paris à l'invitation des Félibres de la capitale.

Toute sa vie active, il restera un travailleur de la terre.

Il meurt à 78 ans le 11 janvier 1924, au Mas d'Auge (commune de Fontvieille).

Photo 2

Site majeur dans l'histoire du Paradou, les Tours de Castillon, sentinelles des marais, sont édifiées sur la colline de la Pène, une réplique des Alpilles de forme allongée qui court d'est en ouest et qui sépara longtemps le domaine agricole, au nord, des zones palustres au sud.

Vue prise du nord en haut.

Vue depuis le sud en bas.

Vues générales

Le Paradou : vue aérienne *Lou Paradou, vis d'en haut*

Photo 3

Vue aérienne du Paradou prise du sud dans les années 1950.

Un des deux noyaux villageois est bien visible. Il s'agit du quartier du Caladat. A l'arrière-plan, se dressent les Alpilles que l'on appelait alors *la mountagno* (la montagne), à la végétation quasi inexistante. C'était le domaine des "herbassiers", bergers sans pâturages qui y menaient leurs troupeaux ; c'était également une zone de cueillette de plantes et d'approvisionnement en menu bois de chauffage.

A flanc de collines, des "plaines", coteaux doucement inclinés, accueillait les vergers d'oliviers. Entre eux et la colline, serpente le Canal d'irrigation de la Vallée des Baux qui bonifie une zone de parcelles abritées par des rangées de cyprès mises en place pour la culture des légumes de primeur.

Enfin, au sud de la route d'Arles, D17, ce paysage semi-bocager cède peu à peu la place aux terres à blé et aux prairies du bas Paradou.

Les paysans les plus modestes combinaient ces diverses composantes pour produire de quoi se nourrir. Au Paradou, comme en Terre des Baux, en dehors de quelques grands domaines, la spécialisation n'était guère possible.

C'est pour diversifier les sources de revenus tirées de la terre que fut construit le Canal d'irrigation de la Vallée des Baux, achevé en 1913 et porteur de toutes les espérances chantées par *Charloun*.

Extrait de *La cansoun d'òu canau*

*Au liogo alor de s'en ana
Vers d'autri terro
Mai prouspèro ;
Au liogo, alor, de s'en ana,
Demouraren mounte sian na*

Extrait de La chanson du canal

Au lieu alors de s'en aller
Vers d'autres terres
Plus prospères
Au lieu alors de s'en aller
Nous vivrons où nous sommes nés

Photo 4

Vue aérienne prise de l'ouest qui montre le second noyau villageois.

Au premier plan, on distingue le carrefour de la route de l'Arcoule avec la route des Tours de Castillon et la route d'Arles/Salon, la D17.

Au centre de la vue, entre le Paradou et Maussane, de vastes zones agricoles subsistent encore. Au dernier plan, se devine le village de Maussane.

Photo 5

La vue est prise du Touret Rasclat.

Hormis la curieuse toiture en forme de tour féodale de la mairie-école, les maisons du village sont fort simples. Il s'agit de parallélépipèdes couronnés par des toitures à deux pentes. Les ouvertures au sud sont moins généreuses qu'aujourd'hui, les hommes et femmes d'alors aimaient se protéger d'un soleil qu'ils subissaient malgré eux dans leur labeur quotidien.

Le Mas d'Escanin

Lou mas d'Escanin

Le Mas d'Escanin est une propriété privée.

Ne pas pénétrer sur la propriété sans autorisation préalable.

Photo 6

Une bergerie, un moulin à farine hydraulique, un moulin à huile, des écuries, une grange, un four à pain, une maison de maître, une ferme et une chapelle, cet ensemble implanté autour d'une cour centrale constitue le décor d'un mas provençal remanié au fil du temps par ses différents propriétaires.

Le site du Mas d'Escanin aurait été habité dès l'époque romaine. Son nom proviendrait d'un certain *Caninius*, un vétérane de la 6^{ème} légion romaine qui aurait séjourné en ce lieu.

Le mas d'Escanin s'appela donc jusqu'au milieu du XVIII^{ème} siècle, le Mas des Quenin, du nom de ses premiers propriétaires.

S'il n'est pas possible d'en connaître la date de construction exacte, nous savons qu'une ferme existait déjà sur le site dans la première moitié du XVI^{ème} siècle. C'est en effet en 1546 que Marguerite Manovel, veuve de Pierre Quenin céda ce mas en métayage.

Vingt et un ans plus tard, en 1567, le notaire Louis Quenin obtint la permission de se servir de l'eau de l'Arcoule pour établir un moulin à huile dont l'activité est attestée en 1570. Il s'agissait là du premier établissement de ce type au Paradou. Trois ans plus tard, sa fille fera construire un moulin à blé.

Ces deux établissements, maintes fois remaniés, connaîtront une longue activité. Le moulin à blé fonctionnera jusque dans les années 1870 ; le moulin à huile cessera de tourner après le premier conflit mondial.

Le Mas d'Escanin ne fut pas toujours un ensemble appartenant à un seul propriétaire. Les partages, les aléas de fortune firent qu'au XVII^{ème} siècle, il fut morcelé jusqu'à devenir un *masage* (hameau, groupe de fermes) avant que Sébastien Quenin ne procède à son remembrement. Par la suite, le jeu des héritages et des politiques familiales permettra le maintien de l'unité du domaine. Se succèdent les familles Coyer de Vaumale, Chassanis de Vaumale et enfin la famille Ratyé à la fin des années 1840.

Ce que nous voyons aujourd'hui du Mas d'Escanin date de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, époque où la famille Ratyé le remania totalement ; certains éléments furent alors construits ou reconstruits en style néo-gothique.

Le château du Mas d'Escanin

Lou casteu dou mas d'Escanin

Photo 7

La maison de maître du Mas d'Escanin ne ressemble guère à ces bastides provençales au style dépouillé. Ici le maître d'œuvre a converti la maison principale en château avec un grand perron et des balustres. La construction que nous pouvons voir aujourd'hui fut achevée en 1860.

Photo 8

Dans le prolongement de la façade qui porte un balcon, le moulin à huile et le moulin à farine se devinent à droite du château.

Le Mas d'Escanin : la maison du fermier
Lou mas d'Escanin : l'oustau dou fermié

Photo 9

Ce bâtiment de ferme est atypique à plus d'un titre. En effet, bien que qualifié de "ferme", il ne comporte pas de bâtiments d'exploitation accolés comme c'est le cas dans les mas traditionnels. Ici, les dépendances sont disposées en autant d'immeubles séparés. On est également surpris par son ampleur et sa décoration. La hauteur sous plafond de chaque étage est conséquente, de même que la hauteur totale de l'édifice. Enfin, l'aspect de la façade surprend par son absence de volets extérieurs.

Visiblement, le maître d'œuvre voulait réaliser un ensemble qui s'harmoniserait avec le château proche. Dès lors, la ferme d'Escanin s'apparente davantage à une maison bourgeoise destinée à un régisseur qu'à un bâtiment de ferme proprement dit.

Sa date de construction ne nous est pas connue mais elle fut sans doute achevée en 1864, quatre ans après le nouveau château.

Soucieux de ne présenter au public que des vues esthétisantes, les photographes de l'époque sollicités par les propriétaires ne nous donnent aucune vue du moulin à huile ni de celui à farine.

Extrait de *Lou moulin d'oli*

*Au moulin d'òli
Dóu mas d'escanin
Manjan l'aiòli
Tóuti le matin*

Le moulin d'huile

*Au moulin d'huile
Du Mas d'Escanin
Nous mangeons l'aïoli
Chaque matin*

La tour d'Escanin
La tourre d'Escanin

Photo 10

La vue, prise de l'est, montre une tour pseudo-médiévale édifée dans les années 1880 selon les plans de Georges Ratyé, jeune architecte, émule de Viollet-le-Duc.

Le porche de la chapelle du Mas d'Escanin
Lou porge de la capello dou Mas d'Escanin

Photo 11

L'origine de la chapelle primitive du Mas d'Escanin n'est pas explicite. Elle aurait été édifée en 1703 par le notaire Sébastien Quenin qui remembra le mas des Quenin par de nombreux achats et en fit à nouveau une propriété cohérente. En 1830, une chapelle était signalée dans le cadastre, en prolongement d'une grange.

La chapelle que nous connaissons aujourd'hui fut construite en 1856 sur l'emplacement de l'ancienne. Charles Ratyé qui en passa commande choisit comme modèle de l'Immaculée Conception, sa propre épouse qui lui avait donné 12 enfants.

C'est fête au Mas d'Escanin
Es festo au Mas d'Escanin

Charloun a immortalisé ce lieu festif avec sa célèbre mazurka

Extrait de *La mazurka soutu li pin*
Venès que l'ouros'avanzo
Es festo au mas d'Escanin...

La mazurka sous les pins
Venez que l'heure avance
C'est fête au mas d'Escanin

La famille Ratyé qui possède ce domaine depuis la fin des années 1840 s'est toujours prêtée au jeu d'un accueil chaleureux des gens du Paradou, d'autant qu'il n'y avait de la part de ces derniers aucun ressentiment, le domaine n'ayant jamais été une seigneurie. Par ailleurs, jusqu'au premier conflit mondial, Escanin faisait travailler de nombreux ouvriers agricoles et une équipe pour le moulin à huile. Cette bienveillance, teintée de paternalisme, renvoie à un monde d'avant où la notabilité jouait un rôle de lien social.

La cour d'Escanin fut donc le théâtre de réjouissances telles que courses de taureaux, spectacles, chants et kermesses jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle. S'y tenaient aussi des moments plus littéraires avec les Cours d'amour.

La kermesse au Mas d'Escanin *La kermesso au Mas d'Escanin*

Photo 12

Il s'agit sans doute d'un « lapinodrome ». Les spectateurs munis d'un ticket payant numéroté observaient le lapin qui choisissait un refuge, lequel désignait le gagnant.

Danse populaire dans les arènes improvisées *Danso populari din lou round*

Photo 13

Des jeunes filles, conduites par un danseur (en marcel blanc) et sous le regard d'un autre personnage, exécutent une danse provençale. Le décor est celui d'une fête champêtre un jour de course à la cocarde. Un rond de charrette a été improvisé pour servir de gradins. De part et d'autre du toril dont on voit les portes et le plan incliné (il s'agit vraisemblablement de l'arrière d'un camion hors d'âge appelé "le char"), ont été dressés des chevalets en barres de saule, échelles typiques utilisées pour les olivaisons et la taille. Ils jouent le rôle de "protection" pour les spectateurs debout dans deux tombereaux.

Course à la cocarde dans les arènes improvisées du Mas d'Escanin *Curso de biou din lou round de carreto d'au Mas d'Escanin*

Photo 14

Scène traditionnelle de course camarguaise. La vachette est « emboulée ». Ici, elle porte des protections de cuir, d'autres fois ce sont des boules de métal fichées à l'extrémité de ses cornes, afin de ne pas blesser les raseteurs amateurs qui, au moyen d'un crochet, tentent d'enlever glands et cocardes placés entre les cornes de l'animal.

Danse provençale *Danso prouvençalo*

Photo 15

Les danseurs d'un groupe folklorique sont accompagnés par les galoubets et les tambourins. Il est difficile de caractériser cette danse sans en connaître la musique !

Musiciens au Mas d Escanin en 1935

Musicaire au Mas d'Escanin en 1935

Photo 16

Le public et les musiciens sont dans la cour du château. S'agit-il d'un concert ou simplement d'une aubade aux propriétaires (la famille Ratyé) présents sur l'immense perron. Le Mas d'Escanin fut aussi un lieu où se sont tenues des Cours d'amour.

Vue du bas : les jeunes filles du village, invitées à une fête, portent le costume d'Arlésienne.

Le chanteur Jean Lumière au Mas d'Escanin

Lou cantaire Jan Lumière au Mas d'Escanin

Photo 17

Le public lors du tour de chant de Jean Lumière.

Au premier rang, un ecclésiastique (sans doute le curé du Paradou) est entouré des notables de l'époque. A l'arrière-plan, le grand bâtiment n'a actuellement plus d'étage. C'est la bergerie du domaine.

Il règne une certaine insouciance malgré la dureté des temps en ces mois d'été 1942. La fin de l'année sera marquée par l'occupation de la zone dite "libre" par les soldats Allemands.

Très apprécié en son temps, Jean Lumière - de son vrai nom Jean Anezin - représentait la chanson sentimentale traditionnelle. Ce chanteur de charme, né à Marseille en 1895, connut un grand succès avec *La petite église* chantée pour la première fois en 1934.

Après 1960, Jean Lumière fut un professeur de chant réputé qui eut entre autres comme élèves, Marcel Amont, Gloria Lasso, Cora Vaucaire, Diane Dufresne, Mireille Mathieu.

Le chemin de fer

Lou camin de ferri

Photo 18

En 1887, le département des Bouches-du-Rhône s'équipe d'un réseau de chemin de fer dit "secondaire" ou encore "d'intérêt local", le BDR. Partout en France, sous l'impulsion du ministre des travaux publics Charles de Freycinet, le territoire est traversé par des lignes à voie unique (on se croise éventuellement dans les gares) qui sont toutes à moins de 8 km des agglomérations qu'elles desservent.

La gare du village se trouve sur la ligne Salon-Arles et dessert également le village des Baux, d'où son nom de gare de Paradou - Les Baux.

Ce nouveau moyen de locomotion va favoriser le tourisme vers l'antique cité des Baux et le mouvement va s'accélérer à la Belle-Époque avec l'arrivée des premières automobiles d'excursion qui venaient prendre en charge les usagers du train.

Au niveau local, le « petit train » permet aux agriculteurs d'aller vendre leurs produits au marché d'Arles, aux habitants de fréquenter ce marché ou d'aller en ville.

La gare va également permettre des expéditions plus lointaines. Elle assurera pendant un temps le transport de la pierre de taille des Baux-de-Provence pour laquelle un pont roulant aujourd'hui disparu permettait de pré-tailler les pierres avant chargement (vue 19, en bas).

Plus tard, sur les quais, le rouge de la bauxite chargée dans les wagons s'incruster durablement.

La gare expédiait également du foin et des produits maraîchers.

Un temps concurrencé par la ligne d'autocar, le chemin de fer connut un sursaut de fréquentation pendant la guerre et dans les années qui suivirent la libération. La ligne fut déclassée au début des années 1950

Sur ce cliché des élégantes chapeautées sont habillées en « dames ». Plus aucune ne porte le costume d'Arlésienne.

Extrait de *Lou camin de fèrri*

*De Font-Vièio à Seloun
Pèr mourre et pèr valoun
An planta li jaloun
Pèr faire un camin de fèrri
.....
La machino en siblant
Passo long di calanc*

Le chemin de fer

De Fontvieille à Salon
Par monts et par vaux
Ils ont planté des bornes
Pour faire un chemin de fer
.....
La locomotive en sifflant
Passe le long des escarpements

La gare en cours de démolition pour laisser place à l'école maternelle *La garo*

Photo 19

Vue du haut :

On voit sur le fronton le nom officiel de la gare : Paradou - Les Baux

Il faut imaginer une petite gare semblable à celle que l'on voit encore partiellement à Maussane. Au Paradou, un manteau d'acacias et de seringats lui servait d'écrin.

Le quai était surélevé et accueillait un hangar en bois qui formait auvent. Sur une grande « place » (actuels services techniques municipaux) étaient entreposées les marchandises encombrantes. Une ou deux fois l'an, cette esplanade servait de campement à des roulottes de gitans.

La voie ferrée passait au nord et franchissait la route de l'Arcoule par un discret passage à niveau.

Vue du bas : le pont roulant cité plus haut.

L'huilerie-savonnerie Gardon *L'oustau de Gardoun*

Photo 20

L'huilerie-savonnerie de Paul Gardon fut un établissement qui eut, sur une période assez courte, une certaine notoriété. L'établissement est signalé en 1912 comme une "Huilerie et savonnerie. Huiles de toutes qualités et provenances".

Comme son concurrent Benjamin Priaulet de Maussane, Paul Gardon (né au Paradou en 1872) s'était installé près de la gare afin de recevoir et expédier aisément ses colis. Outre les huiles - parmi lesquelles celle d'arachide - et le savon « L'anis », il vendait également du café. Au grand dam des mouliniers et oléiculteurs, Paul Gardon se parait volontiers du titre de "fabricant d'huile », titre totalement usurpé.

Il quitta le Paradou en 1919 pour s'installer à Port-Saint-Louis-du-Rhône.

Sa carte postale publicitaire montre sa maison et ses locaux, devant lesquels un cheval attelé à une "jardinière" chargée de bonbonnes, acheminait la marchandise à la gare ou chez les clients proches. La maison d'habitation est protégée du soleil par une treille épaisse qui ménage une fraîcheur bienvenue.

Extrait de *Ma sésido*

*Pertout li gènt croumpon aquéu de grano,
disènt qu'es bon 'mai li fague escupi*

Ma saisie

Partout les gens achètent de l'huile de graines
la disant bonne (bien qu'elle les fasse cracher !)

Le cimetière
Lou cementeri

Le portail
Lou portau

Photo 21

A l'origine, le cimetière du village était disposé au sud de l'église. Une croix y était dressée. C'est la croix des Clapiers que l'on voit à présent face à l'entrée du cimetière actuel. Trop exigu, le cimetière primitif s'agrandit à l'est entre l'église et l'actuel restaurant Bec, puis occupa le nord de l'église, actuel jardin du souvenir.

C'est le 29 juin 1873 que le cimetière actuel est consacré. On doit le mur d'enceinte au père de Charloun qui remporta l'adjudication. Charloun y laissa d'ailleurs sa marque avec le quatrain :

Noste vouiage se termino
Aro es per iéu, deman pèr tu
Bèn urous l'home que camino
Dins lou draïou de la vertu

Notre voyage se termine
Maintenant pour moi et pour toi demain
Heureux l'homme qui chemine
Dans le sentier de la vertu

L'église
La gleise

Inscription sur la façade :

Au Crist anem
Es pouderous
Eternamen
Saren urous

Au Christ allons
Il est tout puissant
Éternellement
Nous serons heureux

Vue générale
Visto généralo

Photo 22

Vue d'ensemble de l'église Saint-Martin avant 1903, prise depuis la terrasse du Café Bellin (actuel Bistrot du Paradou). On reconnaît les deux porches de l'église flanqués du presbytère au sud et de l'ancien cimetière au nord (ceinturé de murs). Les maisons d'habitation se serrent autour de l'édifice religieux.

L'église du Paradou est dédiée à Saint Martin. On trouve trace dans un texte de 981 d'un premier prieuré Saint-Martin-en-Félaurie », Félaurie étant le nom de l'ancien versant méridional des Alpilles. L'église est réédifiée en 1632/1633 sur l'emplacement de la nef latérale actuelle.

En 1700, la nef principale est construite.

En 1754, la paroisse Sainte-Croix de Maussane est créée sur une partie du ressort de celle de Saint-Martin-de-Castillon.

En 1772, le clocher est édifié.

En 1894, l'église est consacrée telle que nous la connaissons.

Le porche de l'église *Lou porge de la gleiso*

Photo 23

Vue prise du nord-ouest depuis le pré du Mas Desvignes.

C'est sensiblement à cet endroit que Charloun, qui venait sans doute du moulin du Mas d'Escanin, renversa sa cargaison d'huile.

Extrait de *Moun oli, l'ai escampa*
Menave un carretoun à bras
'Me moun oli en quatre boumbouno :
Quand siéu sus lou camin à ras
De nostro capello pichouno
Qu'au m'aurié di : l'escamaparas

Mon huile, je l'ai renversée
Je conduisais une petite charrette à bras
Avec mon huile dans quatre bonbonnes
Lorsque, me trouvant sur le chemin au ras
De notre petite chapelle
Qui m'aurait dit : tu la renverseras

Les fidèles devant l'église *Li fidèu davant la gleiso*

Photo 24

Nous sommes sur la route de l'Arcoule et descendons vers le village. Le mur au premier plan, à gauche, fermait l'ancien cimetière. Sur le mur est de cet espace devenu Jardin du souvenir, des traces de sépultures sont encore visibles.

La nef nord ou nef principale date de 1700. Elle s'appuie sur une première nef au sud qui date de 1632.

L'intérieur de l'église un jour de fête *Lou dedin de la gleiso un jour de festo*

Photo 25

La construction de la nef principale répondait à l'augmentation de la population et se voulait une réponse aux revendications des Maussanais. Ces derniers demandaient que leur village soit détaché de la paroisse et invoquaient, entre autres récriminations, l'insuffisance du bâtiment à accueillir tous les fidèles. Jusqu'en 1754, la paroisse de Saint-Martin-de Castillon regroupait, en effet, les villages du Paradou et de Maussane. Le curé résidait au Paradou, dans un presbytère qui fut construit en 1670 en même temps qu'une chapelle dédiée à Saint-Joseph (actuelle sacristie). La maison curiale fut de nouveau agrandie en 1742.

Vue de gauche : la travée du maître hôtel. On devine, sur la gauche, la chaire de bois sombre disparue dans le courant du XX^{ème} siècle.

Sur la vue de droite : un autel a été préparé en l'honneur de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

La croix et l'église *La crous 'me la gleiso*

Photo 26

La vue du haut :

Au premier plan à droite, le presbytère que domine le clocher à double ouverture contenant deux cloches, Henriette et Gabrielle, qui datent de 1772. Hormis le chœur de la chapelle sud qui date de 1848, l'église du Paradou ne sera plus remaniée.

Signalée au X^{ème} siècle comme un prieuré, elle n'aura cessé de se transformer en dix siècles d'existence.

La vue du bas :

L'embranchement de la route des Baux, (années 1950/1960). La présence d'un poteau de signalisation en béton peint ainsi qu'une publicité invasive pour une boisson fruitée qui s'affiche sans vergogne sur le mur du presbytère, témoignent des temps nouveaux.

La croix d'origine inconnue est à présent de l'autre côté de la route de l'Arcoule.

La route des Baux avec une charrette tirée par un cheval
Lou camin di Baus'me uno carreto a chivau

Photo 27

A gauche :

L'église et la route des Baux, aujourd'hui route de l'Arcoule.

Avant d'être l'avenue de la Gare à partir de 1887, cette voie constituait l'itinéraire principal pour accéder à la citadelle des Baux à partir de la vallée, en venant d'Arles ou de Tarascon.

Le chemin jouxtait l'église paroissiale de Saint-Martin-de-Castillon. On y voit un attelage traditionnel composé d'un mulet tirant une charrette tandis que le propriétaire de l'ensemble marche paisiblement au pas de l'animal.

A droite :

La vue est prise du sud.

Cet attelage fort modeste était celui des paysans les plus pauvres. L'âne, animal rustique s'il en est, se contentait de foin des marais et d'herbe. Sa force de traction était limitée et son caractère parfois têtu était proverbial. On raconte qu'au Paradou, un dénommé *Mareou* ne put finir son labour, son âne ayant refusé de travailler, la besogne presque achevée. On citait souvent cette péripétie de *l'ase de Mareou que se fagué couneisse per une rego* (l'âne de *Mareou* qui se distingua pour un sillon de labour).

Le haut Paradou et la maison de Charloun
Lou quartiè d'en haut e l'oustau de Charloun

Vue générale
Visto généralo

Photo 28

Vue du haut Paradou prise du sud-est datant d'avant novembre 1903.

On devine au fond du champ, protégeant du vent du nord, une haie de cannes de Provence (*uno sebisso*). Le tissu urbain villageois est limité à un cordon de maisons le long de la route principale.

Le long de la route Arles/Salon (avenue de la Vallée des Baux - D17)
De long de la routo

Photo 29

Nous sommes devant le restaurant *Chez Bec*.

La vue ancienne montre le bureau de tabac de Ferréol Paulet, par ailleurs éditeur de la carte postale.

Au-dessous :

Le bureau de tabac est à gauche. Le couple de personnes âgées est typique de cette époque avec la femme portant tablier et l'homme, chapeauté, tenant un bâton en guise de canne.

Le long de la route
De long de la routo

Photo 30

Vue du haut :

Le bureau de tabac est devenu une épicerie avec, en gros, la publicité du chocolat Meunier et, en plus petit sur les volets du rez-de-chaussée, d'autres publicités sur des plaques métalliques.

Le bâtiment à droite, fut un café, puis une épicerie dont la dernière enseigne fut « Au Lion d'Arles » jusqu'aux années 60.

Sur la route s'avance un attelage cossu tiré par un cheval. Sur la "jardinière", est juché un couple dont la femme est habillée en Arlésienne.

L'ancienne mairie, dite la Vieille commune, est plus loin à l'intersection avec le chemin de Meindray, au bord du gaudre de Tronflette, elle n'est pas visible sur les photographies. La maison servit de mairie jusqu'en 1863 et la commune la vendit en 1873.

Vue du bas :

La route d'Arles (ancien chemin de Salon à Tarascon), vue prise de l'ouest, emprunte au XVIII^{ème} siècle l'itinéraire que nous lui connaissons aujourd'hui. Le quartier de l'église, centré sur son lieu de culte, va progressivement se développer le long de la route à tel point qu'on a pu qualifier cette dernière de "cours". Elle en avait les caractéristiques : densité de l'habitat, voie large et ombragée, circulation longtemps compatible avec la promenade.

Un des trois cafés de la Belle Epoque s'y installa mais l'intensification de la circulation automobile desservira ce quartier, le vidant de ses commerces.

Le long de la route *De long de la routo*

Photo 31

Nous sommes toujours au même carrefour, « entre les deux guerres ». Au premier plan, à droite, la route des Tours de Castillon avec, au coin, une épicerie à succursales "Alimentation provençale Établissements Crouanson". Ce magasin, qui succédait à un café, fut ouvert à la fin de 1929 par l'Arlésien Nicolas Crouanson puis repris par un concurrent, les établissements Falque, sous l'enseigne du Lion d'Arles, à l'été 1946.

Le long de la route non loin de la maison de Charloun *De long de la routo, pas liuen de l'oustau de Charloun*

Photo 32

Photo 33

Nous arrivons de Maussane.

La maison de Charloun se trouve à quelques dizaines de mètres avant, sur la droite, un peu en retrait de la route.

Au fond du cliché, le mur bas et la rangée de cyprès du Mas Marchand furent détruits puis remaniés lors de l'aménagement du carrefour dans les années 1980.

C'est donc dans ce quartier qu'en 1881 Henri Rieu, père de Charloun, acheta une maison dont le poète héritera. Elle était située sur le bord de la route, légèrement en hauteur (*en bancau*), juste avant le chemin des lauriers.

Il l'évoque avec nostalgie en ces termes :

Extrait de *Moun san-miqueu*

*S'ai leissa moun galant oustau
'Me soun lausié de long la routo
Moun te bressa pèr lou vent d'aut
D'aucèu ié dourmien dins si brouto
Se pèr encauso de malur
Ai pres lou camin de la baisso
Pode vous dire de ségur
Qu'es esta 'me proun tiro-laiisso*

Mon déménagement,

Si j'ai laissé ma jolie maison
Avec son laurier le long de la route
Où, bercés par le vent d'en haut
Des oiseaux dormaient dans ses branches
Si, à cause de mes infortunes
J'ai pris le chemin d'en bas
Je puis vous affirmer
Que ce fut avec beaucoup d'hésitation.

C'est dans cette maison qu'il vécut sa saisie qui le fera déménager pour le bas Paradou.

Extrait de *Ma sésido*

*Quand pièi m'envau souto la chaminèio
pèr empura de roumanin de plan*

.....

*Vène coutènt arresta ma sésido,
e faire fiò pèr couire mi faiòu*

Ma saisie

Puis je m'approche de ma cheminée
Pour attiser du romarin des champs

Je vais tout content arrêter ma saisie
Et activer le feu pour cuire mes haricots

Le grand café sur la route Arles/Salon *Lou grand Café delong de la routo Arles/Salon*

Le café Bellin

Photo 34

L'actuel *Bistrot du Paradou*.

Cet établissement sous le nom de « Hôtel Bellin » est répertorié dans les « maisons recommandées » du *Livret-guide illustré du syndicat d'initiative d'Arles-en-Provence* pour 1913.

Les touristes et voyageurs pouvaient y coucher pendant leur circuit qui les menait aux Baux d'autant plus facilement qu'il se trouvait à proximité de la gare.

A la Belle-Époque, depuis 1896, le café proche de l'église était exploité par Joseph-Théodore Bellin sous le nom de Café Bellin. Il y avait alors trois cafés dans le village. Outre celui-ci, on comptait en effet le Café Mistral et celui de Gabriel Benson.

Joseph Théodore Bellin avait adjoint à son commerce de cafetier, les activités de courtier et de commissionnaire en fourrages. A sa mort, son fils céda le café pour se concentrer sur ces deux dernières occupations.

Sur ces vues, on remarque la séparation radicale entre les hommes et les femmes. Parmi ces dernières, deux portent des chapeaux et sont habillées en "dames" tandis que celle du milieu a gardé le costume d'Arlésienne.

Dans ce café, comme dans les autres, on buvait de l'absinthe, ancêtre du pastis. Elle était servie dans de petites fioles de la forme d'une petite courge, d'où son nom de "*coucourde*". Ses effets nuisibles sur l'organisme et le mental furent si graves qu'une loi du 16 mars 1915 en interdit la fabrication, la détention et la vente.

Charloun qui n'était ni un alcoolique ni un ivrogne n'était pas indifférent à cette boisson diffusée sous la marque "Pernod", comme en témoigne la chanson *Lou Pernod*.

*Quand sian davans lou cabaret
Li fiolo pleno sus la taulo*

Quand nous sommes devant le café
La fiole pleine sur la table

Le café Bellin (suite)

Photo 35

Vue du haut :

Des personnes sont attablées pour un repas tandis que d'autres consomment.

A l'arrière-plan, le bâtiment d'aspect plus rudimentaire pourrait bien être une salle de bal.

Vue du bas :

A droite le grand Café Bellin avec, sur le pignon du levant, la publicité pour l'apéritif Dubonnet. La grande maison et le hangar qui aujourd'hui lui font face furent construits dans les années 1940 par Clément Bellin, un négociant en produits agricoles, grains et fourrages, fils du cafetier évoqué.

Le café Nardini
Lou Café Nardini

Photo 36

Raoul Nardini s'installe au Café - Restaurant au tout début de 1941, deux mois après la mort de Théodore Bellin.

La vue montre le « Café hostellerie de Provence » dont les volets sont couverts de plaques émaillées vantant les vertus de divers apéritifs, parmi lesquels le Birrh se taille la part du lion.

Une belle "caisse carrée", automobile du début des années 1930, stationne le long de la route avec ses ouvertures de portes de type armoire et sa malle "Coquille".

Le Café Coudière
Lou Café Coudière

Photo 37

Printemps 1945, la famille Coudière reprend l'exploitation de "L'Hostellerie de Provence, café restaurant". Elle quitte Arles où elle exploitait, rue des Porcelets, un commerce d'alimentation.

L'établissement faisait également office de bureau de tabac et de marchand de journaux.

Au premier plan, vue du bas, une superbe Traction Avant Citroën à malle bombée (postérieure à 1953), échappe à la couleur noire emblématique ; une Renault 5 et une Land Rover stationnent le long de la D17.

On buvait dans ce café de la bière Fisher Gold comme il est écrit sur l'enseigne de l'établissement.

Le café accueillait, au chaud, le matin, à 7h, les écoliers qui attendaient le car pour collègues et lycées d'Arles (sans consommer !). On y jouait des parties de cartes mémorables et on y partageait toutes les aventures des Paradounens. Par de douces soirées d'été, il y eut même des séances de cinéma en terrasse. Pourtant situé un peu hors centre, c'était un haut lieu de convivialité et d'échanges.

Le centre du village
Lou cèntrè dou village

En quittant le groupement d'habitations situé autour de l'église et en descendant l'actuelle avenue Jean Bessat, le quartier fut longtemps peu urbanisé.

La maison Bellin au coin de la route fut construite dans les années 1940. Elle voisinait alors avec l'ancien béal (bief) du moulin à farine (moulin situé en face de la boulangerie actuelle). Le béal tout en longueur, recevait les eaux de l'Arcoule après que ces dernières eussent fait tourner plusieurs moulins hydrauliques en amont.

De l'autre côté de la route, le Mas Marchand qui fut école et mairie, était le centre d'une exploitation agricole qui occupait un vaste quadrilatère, de la D17 actuelle au chemin des Tontons. Le second noyau villageois commençait au-delà de cette dernière voie.

Le moulin à farine de l'avenue Jean Bessat
Lou moulin de farino de l'avengudo Jean Bessat

Photo 38

Nous entrons dans le centre du village.

Sur cette vue de ce qui est l'actuelle avenue Jean Bessat, on devine, à droite, le mur borgne en ce début de XX^{ème} siècle, mur du moulin à farine des Manson alimenté par l'Arcoule grâce au béal noté plus haut. Il est probable que le moulin possédait des dépendances de l'autre côté de la rue.

Au premier plan, à gauche, une boulangerie en lieu et place de la boulangerie actuelle.

Il y en avait trois avant 1914, pour un village de moins de 600 habitants. Il est vrai que le pain constituait alors, non pas un accompagnement, mais la base de la nourriture paysanne. Trempé dans la soupe, oint d'huile d'olive avec pour tout assaisonnement des anchois écrasés, en accompagnement de plats en sauce ou de fromage de brebis, c'était lui, avec les haricots, qui donnait son unité à la cuisine populaire. A cette époque, le boulanger est encore quelque peu "fournier", son rôle consistant à cuire la pâte à pain que les ménages lui apportaient et pour lequel il demandait une faible rétribution. Enfin, pour ne pas laisser refroidir inutilement le four, son exploitant consentait, pour quelques sous, à faire cuire les plats cuisinés que les voisines confectionnaient.

La place avec la mairie-écoles et la grande fontaine *La plaço eme la coumuno-escolo é la grand font*

Photo 39

Nous voici place de la mairie.

En 1852, un premier projet de mairie-écoles voit le jour au moins sur le papier. Sur un terrain de 544 m² derrière le moulin à huile Manson et proche du Caladat, on projette de construire un bâtiment d'écoles pour garçons et filles au rez-de-chaussée et une mairie à l'étage tandis que le logement pour un seul instituteur occuperait une partie de chacun des niveaux.

Ainsi, sur l'emplacement actuel de la mairie, il y eut d'abord une école de garçons et deux pièces réservées à la mairie. La bâtisse, achevée en 1863, allait servir d'aile sud à la future mairie-écoles.

Cette dernière fut construite d'après les plans de l'architecte Auguste Veran d'Arles qui prévoyait la construction d'une école de filles au nord du terrain ainsi que d'une mairie au centre de l'ensemble.

L'adjudication est enlevée par Henri Rieu le 7 septembre 1873. Ce dernier et son fils Charloun avaient pourtant peu d'expérience en matière de maçonnerie lorsqu'ils entreprirent cette besogne. Certes, ils avaient construit l'enceinte du cimetière mais cette tâche relativement simple ne prédisposait guère à l'édification de deux bâtisses à étages. Aussi, l'entreprise fut pour le poète un vrai cauchemar qu'il confia à Frédéric Mistral.

"Aquesto fes ai pas gagna l'aigo per béure ; oh ! Que massacre ! Que de soucit ! Vès, me siéu escranca, me siéu desmesoula ! E s'èro pas Roubin, noste bon miou Roubin, que semblavo qu'avié fetivamen la couneissènço e que tiravo coume un moustre, oh ! bello Santo Vierge, ié leissave la pèu"

"Cette fois-ci, je n'ai pas gagné l'eau que j'ai bue ; oh ! Quel travail pénible ! Que de soucis ! Voyez-vous, je suis accablé, je suis épuisé jusqu'à la moelle ! Et n'était notre gentil mulet Roubin qui semblait effectivement avoir conscience de mes peines et qui tirait comme un damné, oh ! Belle Sainte-Vierge, j'y aurais laissé ma peau".

Certains esprits chagrins crièrent au favoritisme dans l'obtention de cette adjudication mais les Rieu ne se découragèrent pas pour autant et, en 1875, lorsqu'il fut question de réparer l'école de garçons, Henri Rieu fut à nouveau candidat mais sans succès cette fois.

Enfin, en 1879, des infiltrations dans les bâtiments de l'école de filles obligèrent la commune à faire un aqueduc. Ce fut l'occasion pour le maire de souligner " le peu de soin qu'on a apporté à cette construction" (de la mairie-écoles).

Malgré tout, Le Paradou possédait, au prix de gros sacrifices, un ensemble cohérent qui abrita les écoles pendant un siècle et qui permit à la mairie de loger plus tard ses services. Pour marquer l'installation dans ces nouveaux locaux, Charloun, peu rancunier, écrivit un quatrain que l'on peut voir sur la porte de la salle du Conseil :

*Devèn ama noste terraire :
Quand lou counsèu sara tengu,
Tau que fara bèn lis affaire
eici sara lou bèn-vengu*

Nous devons aimer notre terroir
Quand le Conseil se réunira
Celui qui fera bien les affaires
Ici sera le bienvenu

Vue du bas :

Une pierre de moulin à huile figure au premier plan de la vue du bas.

La grande horloge de « la tour » égrène encore les heures.

Extrait de *Lou reloge*

L'horloge

*Li rafî dison : la campano
Dou reloge bruis pas proun*

Les paysans disent : la cloche
De l'horloge ne sonne pas assez fort

Une fête autour de la fontaine

Uno festo a l'entour de la font

Photo 40

Sans doute, une fête des écoles autour du bassin.

La grande fontaine en 1900 au moment de sa construction La grand' font en 1900, qouro fuguè edificado

Photo 41

Dessin de la Grande Fontaine imaginée devant la mairie (18 juin 1898). L'eau y coulera en 1900 grâce aux travaux de captation de la source de l'Arcoule. Charloun célèbre comme il se doit l'événement dans sa chanson *li font dóu Paradou* (les fontaines du Paradou).

Extrait de *Li font dou Paradou*

Les fontaines du Paradou

*Aro dins lou Paradou
L'aigo coulo de pertout ;
Nòsti fiéu, nòsti nebout
Poudran béure soun sadou;*

Maintenant dans le Paradou
L'eau coule de partout
Nos fils, nos neveux
pourront boire à satiété

C'est en creusant autour de la source de l'Arcoule que les ouvriers découvrirent un lion de pierre d'époque celto-ligure, celui qui accueille aujourd'hui les visiteurs à l'entrée du Musée de l'Arles Antique. Charloun raconte cette découverte et prête au lion des pouvoirs bienfaiteurs sur la qualité de l'eau.

*Après proun de refleicioun
Cavon, trovon un lioun ;
Lou cresien un souquilhoun
Iè deraberon lis arpion*

Après force réflexion
Ils creusent, trouvent un lion
Ils crurent que c'était une souche
Ils lui arrachent les arpions

Photo 42

Ce lion assis a donc été découvert au XIX^{ème} siècle près de la fontaine de l'Arcoule en compagnie de quatre cippes funéraires (petits monuments funéraires). Il est incomplet : le corps est en deux parties et il manque les pattes antérieures. Le Lion de l'Arcoule devait s'appuyer soit sur une tête, soit sur un corps humain. Cet animal fantastique pour notre région à cette époque, est généralement un élément d'un contexte funéraire, en liaison avec une nécropole.

Soixante-cinq ans après la construction de la fontaine, l'artiste tarasconnais Camille Soccorsi sculptait un buste de Charloun. En six décennies, la mousse avait constitué une sorte de socle naturel pour accueillir le plus illustre enfant du village.

Le 2 mai 1965, l'œuvre était inaugurée et la place de la mairie devint la place Charloun Rieu.

Le bassin *A la font*

Photo 43

Une jeune femme s'appuie sur le rebord du bassin de la fontaine aux délicates moulures.

Au second plan, à droite, le bureau de poste (actuel Café Castillon).

A l'arrière-plan, on aperçoit la devanture d'une grande sobriété d'une des boulangeries. Le peintre a tout de même donné un peu de fantaisie à l'enseigne. Les volets sont en fer et proviennent sans doute de l'atelier du maréchal-ferrant local.

C'est l'emplacement exact de la boulangerie actuelle *0'Pétrin*. A l'époque, on descendait quelques marches pour pénétrer dans le commerce.

Il y avait à la Belle Epoque trois boulangers au Paradou. Elzéard Vulpian, le plus ancien, d'abord ouvrier-boulangier à Maussane, débuta en 1890. Il sera suivi, un an plus tard, par Sylvain Salvado. En 1907, Paul Gond s'installe. Tous avaient repris des établissements très anciens.

La belle maison de l'impasse Sellon *Lou bel oustau dou quiéu-de-saco Sellon*

Photo 44

En face de la mairie, s'ouvre l'impasse Sellon. Cette maison (aujourd'hui voisine du Café Castillon), offre un net contraste entre son rez-de-chaussée, avec une belle entrée décorée et ses fenêtres aux sobres encadrements en pierre de taille et le premier étage aux encadrements crénelés et aux volets en persiennes.

La maison est également pourvue d'un balcon, chose rare dans le pays et couronnée par une corniche en pierre de taille en place de la traditionnelle génoise. Au-dessus du premier étage, on a ménagé un vaste grenier.

D'abord annexe et remise attenante au moulin Manson (usine à farine hydraulique), elle fut aménagée en 1859 pour accueillir l'école de filles tenue par les religieuses. Après le départ de ces dernières, elle devint une maison d'habitation.

Ici la partie habitable est conséquente, héritage de son ancienne affectation (il fallait non seulement des salles de classes mais également loger les religieuses). Bien que l'édifice ait un côté bourgeois, les poules viennent picorer jusque devant de l'entrée.

Elle fut habitée par l'ancien maire Jean Sellon qui a donné son nom à l'impasse où elle se situe.

La statue de l'Immaculée Conception *Estatuo de l'Immaculado Councepcion*

Photo 45

La vue de droite date d'avant 1903. Elle montre un espace où la statue voisine avec une charrette dont on aperçoit les brancards ainsi que du petit bois.

Les maisons paysannes, souvent de petite taille, ne pouvaient contenir tous les produits ou le matériel d'exploitation que l'on entreposait alors dans ces cours ouvertes appelées "relargs". Peut-être sommes-nous également en présence d'une aire pour battre le blé ou pour faire sécher les amandes après en avoir enlevé les coques (*espeloufa*).

C'est François Lion, curé entre 1853 et 1874, qui fit ériger par souscription populaire, ce monument à la Sainte Vierge pour une mission prêchée en janvier 1858. On bénéficie de 40 jours d'indulgence si on récite un « Ave Maria » au pied de la statue.

La grand rue *La Grand carriero*

Photo 46

Deux belles maisons bourgeoises se font face dans l'actuelle avenue Jean Bessat. Leurs façades portent bandeaux et linteaux de fenêtres ouvragés. Le personnage au premier plan, jouant de la trompette pourrait être un "monsieur".

Le Carrefour du Caladat **La crousiero dou caladat**

Le carrefour du Caladat et les maisons avoisinantes furent longtemps le cœur économique du Paradou. Jusqu'au XVII^{ème} siècle en effet, ce quartier se trouvait sur l'itinéraire du Grand Chemin de Salon à Arles. La grande route, en venant de Mourières, prenait, à la hauteur du chemin du Monastier, un itinéraire plus méridional connu aujourd'hui par les vieux habitants de la Terre des Baux sous le nom du Grand Chemin (*lou Grand Camin*).

L'essentiel du trafic de roulage (transport par charrettes ou par animaux bâtés) passait par ce quartier qui posséda jusqu'à trois auberges ; celle du Grand Paradou ou Grand logis du Paradou est signalée dès 1628 tandis qu'en 1661 apparaît l'auberge du Petit Paradou et qu'en 1676 est construit le logis « Les Trois Bassins ».

Enfin en 1679, s'ouvre le moulin à huile du Caladat, deuxième établissement du village après celui du Mas d'Escanin.

Ces auberges étaient destinées à nourrir et à mettre à l'abri hommes et bêtes et servaient également de lieux de rencontre pour les transactions commerciales. Certains aubergistes, comme Pierre Clapier sur lequel nous reviendrons, édifièrent de solides fortunes à l'échelle de ce Grand Siècle. Mais cet âge d'or n'eut qu'un temps et lentement, dans la première moitié du XVIII^{ème} siècle, le monde de la route se détourna de son itinéraire traditionnel pour emprunter une voie plus septentrionale qui passait par Maussane.

Il faut dire que le Grand Chemin obligeait à traverser deux gaudres (celui de Monblan et celui de Manville) au moyen d'un passage à gué toujours périlleux si bien que lorsque furent construits les Ponts de Monblan et de l'Espérance dans le hameau de Maussane, le trafic se détourna vers ce village. Le centre du Paradou, le Caladat, ne fut plus le passage obligé. A l'époque de Charloun Rieu, le grand chemin n'en a plus que le nom. L'antique auberge où pendait l'enseigne du Grand Paradou avait fermé ses portes. Le trafic s'était déplacé sur la route Arles/Salon, hors centre et le Paradou sommeille quelque peu.

Photo 47

Vue du haut :

Au coin sud-ouest, figure une fontaine construite en 1900. Elle était alors un lieu de sociabilité et représentait un progrès manifeste par rapport aux puits où l'eau, plus ou moins polluée et quelquefois rare, devait être puisée.

Vue du bas :

L'épicerie du marchand de fourrages V. Gardiol

Le Caladat au printemps **Lou Caladat i preumié beu jour**

Photo 48

La rue est animée. Au dernier plan, un homme porte un pantalon raccommodé avec de larges pièces de tissu. Un autre pousse une brouette. Sur la façade d'une maison en ruine, publicité pour le chocolat Meunier.

Extrait de Moun Caladat

Mon Caladat

*Aco 's lou rode di chatouno
Coume en lio se n'en vai plus ges*

Ceci est le coin des jeunes filles
Comme nulle part on n'en voit plus

Quand une automobile fait l'évènement
Qouro uno autoumoubilo fai l'espétacle

Photo 49

La vue est prise de l'est en venant de l'oratoire Saint-Roch. Le tampon postal porte la date du 14 août 1908. Les personnes au premier plan semblent intéressées par cette automobile, une vraie attraction pour cette époque. Il s'agit en effet d'une voiturette à deux places, carrosserie en "phaéon" qui appartient à un "étranger" (entendons quelqu'un qui n'est pas du Paradou), aucun habitant du village ne possédant pareil engin avant 1914. Soulignons toutefois qu'un habitant du Paradou, Pierre Lasserre, avait obtenu son permis de conduire en 1913.

Le conducteur lit paisiblement le journal à son volant. L'automobile est pourvue d'une double série de phares alimentés au gaz ou à l'acétylène dont certains sont placés de part et d'autre du pare-brise, à la façon des fanaux de fiacre. L'angle de vue pris par le photographe ne permet pas de voir l'immatriculation de la voiture.

Elle stationne devant une épicerie dont l'exploitant est également marchand de fourrages. Il existait alors 6 épiceries au Paradou et 5 négociants en fourrages. Au second plan, touchant l'épicerie, le Café Viaud, un des 3 établissements du village à cette époque. Un peu plus loin, une marquise signale l'emplacement d'un magasin.

L'inauguration de la première place Charloun Rieu
L'inauguration de la proumièro placo Charloun Rieu

Photo 50

L'inauguration de la plaque honorant Charloun Rieu, au Caladat, eut lieu le 26 avril 1935. Charloun avait laissé des consignes précises dans sa chanson : *Moun Caladat* (mon Caladat) :

*Lou jour que faudra que m'embarque
Dins li païs incouneigu,
Qu'au Caladat moun noum se marque,
Car es aqui que sièu nascu*

Le jour où il faudra que je m'embarque
Dans des pays inconnus
Qu'au Caladat mon nom soit gravé
Car c'est ici que je suis né

La présence de gardians n'est pas fortuite. Charloun, adolescent, avait rêvé d'être gardian et s'en fut un temps en Camargue avant que son père ne l'arrache du milieu de la « *bouvino* ». Le poète avait dit au marquis Folco de Baroncelli-Javon : « c'est un métier de gloire » (*es un mestié de glori*).

Parmi la foule qui se presse ce jour-là, figurait sans nul doute le Sauvage. Le personnage chapeauté qui lit un discours est l'amiral Ratyé alors maire du Paradou.

La croix que l'on aperçoit est celle qui se dresse à présent près de l'ancienne poste, de l'autre côté du carrefour.

Une procession
Une proucesioun

Photo 51

La ferveur religieuse est encore très forte à cette époque pour la Fête-Dieu (deuxième dimanche après la Pentecôte). La procession est partie de l'église et stationne au carrefour du Caladat. La vue est prise en venant de Saint-Roch, peut-être du temps de l'abbé Cheylan, curé du Paradou de 1927 à 1938.

Sur la façade de la maison de droite, une publicité pour les cycles « Gladiator » commercialisés par Paulet Cycles du Paradou. Auguste Paulet vendait des machines à coudre et des vélos depuis 1909.

Le forgeron *Lou manescou*

Photo 52

Scène traditionnelle du travail à la forge. Le maréchal-ferrant fait chauffer la barre de fer tandis que l'ouvrier active le soufflet (*lou gros bouffet*). Une enclume (*la bigorno*), une masse à forger et, sous le foyer, une cornue emplie d'eau pour refroidir le fer après le travail, complètent cet outillage.

A la Belle-Époque, s'il n'y avait qu'un seul forgeron, il entraînait en concurrence avec deux charrons qui possédaient également un coin forge pour compléter le travail du bois sur les charrettes, tombereaux et brouettes.

Le forgeron ou maréchal-ferrant était fort occupé pour ferrer les chevaux, mulets et ânes des paysans, charretiers et bourgeois ayant attelage. Il était également sollicité pour les gonds et ferrures de volets ainsi que pour réparer ou confectionner des socs de charrues (*li coutrié*) ou encore des outils à main pour la terre. Il se muait ainsi en taillandier.

Charloun aimait à rappeler que son grand-père avait commencé sa vie active par ce métier de forgeron.

Extrait de Moun Caladat

Mon Caladat

*O moun bèu Caladat, roudoulet que mi reire
I'an pica dou martèu en estèn manescou*

Oh mon beau Caladat, petite société où mes ancêtres
Ont tapé du marteau quand ils étaient forgerons

La forge des Rieu était située sur le chemin menant à Saint-Roch en partant du Caladat. La date de 1809 figure sur une clef de voûte, année qui fut sans doute celle de profondes transformations. C'est dans cette maison que naquit Charloun, le 1^{er} novembre 1846, à une époque où sa famille avait abandonné la maréchalerie depuis environ deux décennies.

Proche du Caladat : le jeu de boules *A l'entour du Caladat : lou jo de boulo*

Photo 53

Non loin du carrefour, sur l'actuel parc de stationnement de l'Abbé Paulet, les hommes jouent "à la longue", le jeu de pétanque n'étant pas encore inventé en 1906 (tampon postal figurant sur un autre exemplaire de ce cliché). Le personnage au premier plan, avec chapeau, s'apprête à s'élancer, la boule à la main.

Le jeu de boules fait partie des divertissements masculins, autant pour les participants que pour les spectateurs.

Extrait de Moun Caladat

Mon Caladat

*En d'aquéu caire rèn ié manco :
Lou rire vai 'me li plesi*

A cet endroit, rien ne manque
Le rire fuse avec les plaisirs

Le Lavoir *Lou Lavadou*

Photo 54

Il faut imaginer l'eau de l'Arcoule coulant à ciel ouvert le long de la route de Saint-Roch. Ce lavoir entièrement couvert et fermé aux vents tranche avec les rudimentaires lavoirs improvisés le long des cours d'eau et dépourvus de toute protection. Les lavandières se réunissaient pour leur dur labeur autour d'un bassin.

L'édifice fut détruit dans les années 1990 pour faire place au trottoir le long du lotissement.

Lavandières et enfants autour du bassin *Bugadiero eme de drouloun et de chatounouno*

Photo 55

Intérieur du lavoir (*lou lavadou*).

Les lavandières sont debout mais le rebord du bassin, relativement bas, permet de bien travailler le linge. Avant que n'apparaissent les machines à laver, le lavoir était très fréquenté ; dans ce lieu, les femmes échappaient au regard des hommes et devisaient librement de tout sujet.

On pratiquait également une autre opération qui consistait à blanchir le linge en le faisant bouillir avec de la cendre.

En dehors de ce lavoir public, il existait de petits lavoirs improvisés sur le cours de l'Arcoule.

Quelques pierres plates suffisaient ou encore une planche portative à laquelle on avait donné la forme d'un rebord de lavoir.

Claude et « Titine » Bellin et leur mulet Bayard **Claude et « Titine » Bellin eme lou miau Bayard**

Photo 56

Voici Claude Bellin menant son mulet dans la cour de son mas face à l'ancien moulin à huile Rachet (avenue Saint-Roch/-Ancien espace d'Art et cabinets médicaux)

Ce cultivateur fut l'un des derniers à posséder une bête de somme à une époque où la paysannerie s'équipe de tracteurs ou fait travailler ses terres par un entrepreneur agricole. Quelquefois, par fidélité aux méthodes traditionnelles de culture ou en complément du travail mécanique, certains conservaient leurs animaux, notamment pour le travail dans les jardins.

En arrière-plan, on croit deviner une moissonneuse-lieuse ainsi qu'une charrette de foin. Au premier plan, à gauche, des cannes de Provence jonchent le sol. Elles étaient destinées à confectionner des coupe-vent (*sebisso*). Une *sebisso* est visible au fond du jardin où travaille Titine (photo du bas). Les cannes servaient aussi de tuteurs pour les plantes légumières.

Le mulet, animal robuste, frugal et au pied sûr, a été chanté par Charloun. Roubin, son compagnon d'infortune est le héros de quatre de ses chansons dont trois relatent les facéties de l'imprévisible animal. Voici un extrait de Moun Roubin (Mon Robin)

Veguen, Roubin, coume es que vai,
Que vos pas faire toun travail
Sarié lou marrit tèm̄s que fai ?
La terro s'es proun souleiado

Voyons, Roubin, comment se fait-il
Que tu refuses de travailler
Serait-ce le mauvais temps qu'il fait ?
La terre a assez pris le soleil

Le Touret Rascla (pelé)
Lou Touret Rascla

Photo 57

Lorsque Charloun écrit sa chanson au début des années 1880, le moulin à vent du Touret Rasclat est encore en activité. Dans le village voisin de Fontvieille, sensiblement à la même époque, Alphonse Daudet écrit sa nouvelle : *Le moulin de maître Cornille* que chacun de nous connaît. Mais au-delà de ce rapprochement dans le temps, la situation des deux villages est bien différente.

Au Paradou, l'Arcoule dispense une eau généreuse pour des moulins à blé hydrauliques. Toutefois, au moment des basses eaux d'été, il faut bien continuer à travailler et c'est à ce moment-là que le moulin à vent prend le relais.

Il y a longtemps que ce type d'établissement est marginal en Terre des Baux. Sans vent, il ne peut tourner. Par fort mistral, on doit plier les ailes de peur que les bourrasques ne les arrachent. Ajoutons à cela que la position de ces moulins, sur des collines, rend pénible l'acheminement de la matière première. Aussi, les meuniers de la Terre des Baux sont-ils toujours propriétaires ou fermiers de moulins à eau et à vent. Après son abandon, ce moulin à vent a perdu sa calotte de bois et il n'en reste que la tour. Sur le présent cliché, on aperçoit une meule abandonnée, restée en place à cause de son poids.

Extrait de *Lou moulin de vènt*

*Dedins noste païs avèn subre la colo
Un vièi moulin de vènt
Que l'auro ié counvèn
Entre que li calour an seca li regolo
lou mounié 'me soun fiéu
Iè trevon dins l'estiéu*

Le moulin à vent

Dans notre pays, nous avons sur la colline
Un vieux moulin à vent
A qui le vent profite
Dès que les chaleurs ont asséché les fossés
Le meunier et son fils
Y travaillent l'été

Du Caladat à Belle-Croix
Dou Caladat a bello crous

Photo 58

Passé le carrefour du Caladat, on se dirige vers la Belle Croix dans le bas Paradou.

La vue est prise du sud.

Au premier plan, un magasin typique de cette époque avec sa porte-fenêtre. Des publicités sont apposées sur les volets. De grands sacs témoignent du mode de conditionnement des marchandises. On pratique alors le vrac et les sacs en jute sont rendus aux fournisseurs. Nous sommes très loin des conditionnements actuels, générateurs d'emballages perdus.

L'abreuvoir de Belle Croix
Lou bevedou de Bello Crous

Photo 59

Route de Belle Croix intersection avec le chemin Henri Bellin, un abreuvoir

Ces abreuvoirs étaient destinés aux petits troupeaux qui parcouraient le village.

En dehors des "escabots" des mas, troupeaux qui se nourrissaient sur les terres du domaine, il existait de petits troupeaux de bergers sans pâturages qui "faisaient manger" dans les collines, les friches ou toute terre dont on avait prélevé la récolte. Dans ce dernier cas, les moutons jouaient le rôle de nos modernes broyeurs.

Les bergeries qui les abritaient étaient le plus souvent situées au cœur du village si bien qu'en passant dans les rues, il n'était pas rare de voir s'agglutiner des bêtes assoiffées.

Route de Belle Croix, il y avait d'ailleurs une bergerie à l'intersection avec le chemin du Touret et une autre au mas de Brabant.

La photographie qui date des années 1950/1960 marque la fin de ces "herbassiers".

La maison Brabant *L'oustau de Peire Clapier*

Photo 60

Détail du pigeonnier de la maison Brabant.

La maison fut achevée en 1651 comme en témoigne le millésime gravé sur une clef de voûte de sa façade. L'année précédente, son maître d'ouvrage Pierre Clapier s'était entendu avec les frères Carbonnel, maîtres-maçons de la Terre des Baux, pour détruire un bâtiment ancien et construire l'édifice que nous voyons aujourd'hui.

D'abord simple aubergiste, il s'était considérablement enrichi jusqu'à accéder au statut envié de « bourgeois ». Habitant du Paradou, il bouda sa propre paroisse et se fit enterrer dans l'église de Saint-Vincent-des-Baux, comme les élites d'alors, soucieuses de se trouver plus près de Dieu et au cœur de la cité encore prestigieuse.

Son souvenir est toutefois présent dans le cimetière du Paradou où, deux ans après sa mort, sa veuve en secondes noces, Marguerite Gibert, fit ériger une croix en l'honneur de la Vierge. Cette croix, classée au patrimoine historique que l'on retrouve dans l'actuel cimetière où elle fut transférée, montre les époux Clapier symboliquement associés.

Dans sa longue histoire, la maison Brabant abrita un temps l'école privée de l'instituteur Chabaud qui enseigna à Charloun les rudiments du grec et du latin. Voici comment ce dernier évoque son bref passage au Brabant :

« De tous les traducteurs du grand Homère, je ne crois bien qu'aucun ne s'est mis en train avec un bagage de science grecque aussi mince que le mien. Cependant, à vrai dire, étant enfant, en compagnie de quelques garçonnetts de mon âge, on m'avait envoyé à l'école d'un nommé monsieur Chabaud qui, jadis, avait jeté sa soutane aux orties, chose rare à l'époque. Ce maître teinté de grec et de latin m'en enseigna les premiers éléments dans l'espoir de faire de moi un prêtre. Mais ces études furent de courte durée : monsieur Chabaud quitta le Paradou et moi, alors l'aîné de cinq enfants, mes parents pas trop riches m'envoyèrent rustiquer dans les mas de Crau et de Camargue pour y gagner ma vie, et, à partir de là, l'idée de dire la messe fut laissée de côté.

Seulement, ces 9 ou 10 mois d'école auprès du bon maître que je n'ai pas revu, avaient laissé en moi un foyer couvant sous la cendre : désir de composer ou de traduire qui tôt ou tard, devait se ranimer. »

Charloun Rieu chez son frère *Charloun enco de son fraire*

Photo 61

Le hasard a voulu que Charloun, à la fin de sa vie, soit venu habiter dans la maison de son frère Isidore, voisinant la maison Brabant. Il l'évoque dans la chanson "Mon déménagement".

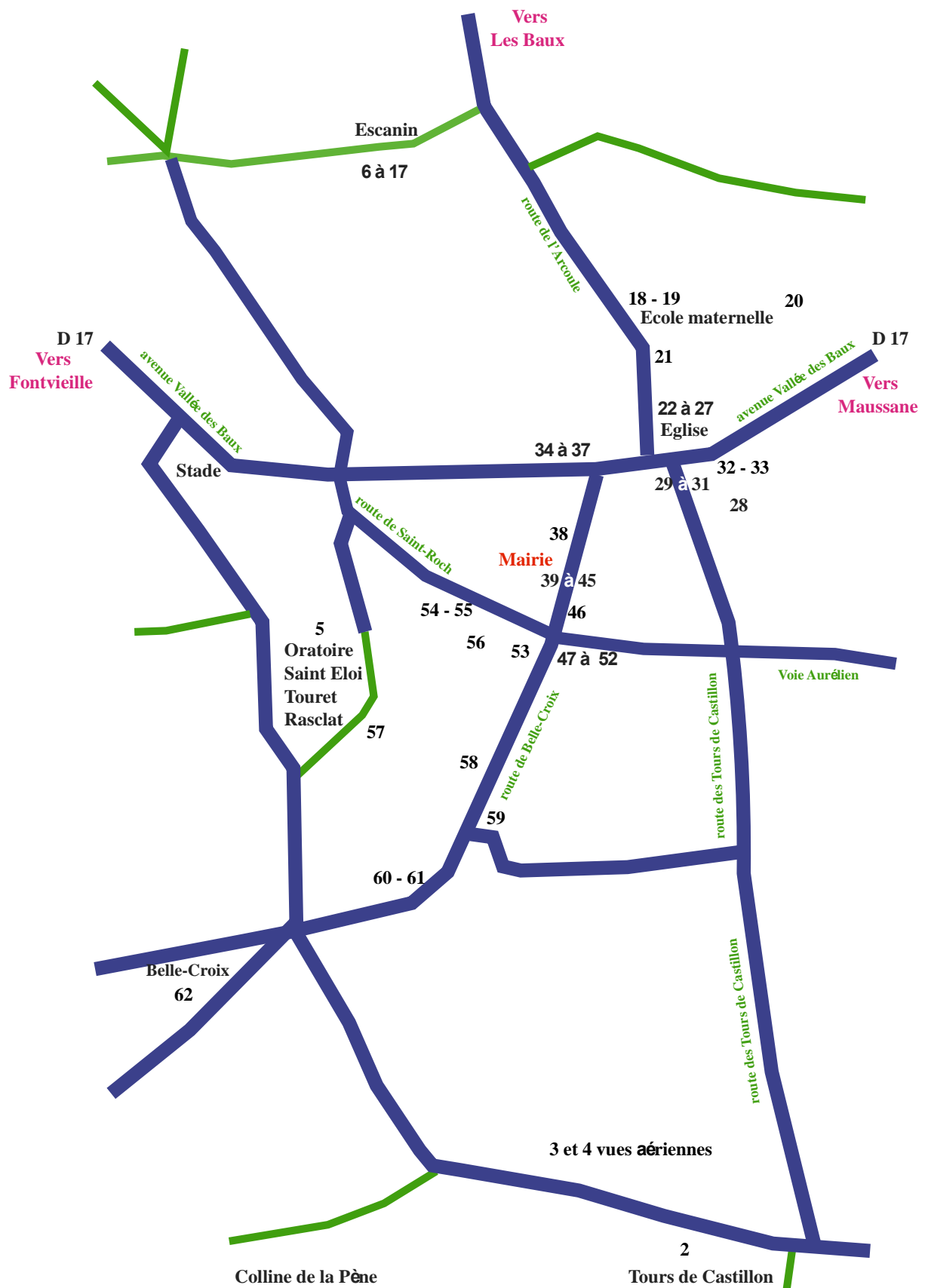
*En arribant vers l'Arnavèu
Qu'es aquí qu'aro ai ma demoro
Lou quartiè m'es esta nouvèn*

En arrivant près d'un champ buissonneux
Qui est désormais l'endroit où je demeure
Le quartier me fut inconnu

La Belle Croix
Dite aussi croix de Faubraguette
La Bello Crous vo
Crous de Faubragueto

Photo 62

Nous voici à la Croix de Faubraguette dite « Belle Croix ». Elle fut érigée en 1834 en souvenir d'une mission. Elle s'inscrit dans un courant de ré-évangélisation des populations des campagnes entamé sous la Restauration (1815-1830).



Reproduction, utilisation du catalogue interdite - Merci de respecter le travail associatif